

INÉDIT

FRANZ
BOAS



Anthropologie
amérindienne

Textes présentés par
Isabelle Kalinowski et Camille Joseph

Champs classiques

FRANZ BOAS

Anthropologie amérindienne

Père fondateur de l'anthropologie américaine, Franz Boas consacre une partie de sa vie à l'étude des tribus indiennes de la côte nord-ouest des États-Unis. S'intéressant autant aux mythes, aux pratiques sociales, aux rites et aux arts qu'à la linguistique, à l'économie ou à l'anthropologie physique, il collecte récits, partitions musicales, photographies, statistiques, rêves et dessins.

Grâce à l'extraordinaire richesse des matériaux compilés lors de ses terrains, Boas propose une démarche fondamentale pour l'anthropologie : refusant de considérer une culture comme un îlot immobile, l'anthropologue s'attache à en retracer l'histoire et les changements, définissant une identité en perpétuel mouvement.

Sélection de textes traduits de l'anglais et de l'allemand, ce recueil propose pour la première fois les principaux textes de ce grand classique des sciences sociales, qui fut une des premières sources du travail de Marcel Mauss sur le potlatch et de Claude Lévi-Strauss sur les mythes.

Né en Allemagne, **Franz Boas** (1859-1942) émigre aux États-Unis à la fin des années 1880, où il devient directeur de la section d'anthropologie du musée d'Histoire naturelle de New York puis professeur à l'université Columbia. Son approche à la fois théorique et empirique, ouverte à de nombreux domaines, fait de lui un acteur majeur de l'évolution des sciences humaines.

Textes choisis, traduits et présentés par Isabelle Kalinowski et Camille Joseph.

En couverture: Franz Boas, 1895.
© Negative MNH 8304, National Anthropological Archives, Smithsonian Institution.



Avec le soutien du



Flammarion

ANTHROPOLOGIE
AMÉRINDIENNE

DANS LA MÊME COLLECTION

- Marc Augé, *Pour une anthropologie des mondes contemporains*.
Les Cahiers de L'Herne, *Claude Lévi-Strauss*.
Fustel de Coulanges, *La Cité antique*.
Philippe Descola, *La Composition des mondes*.
René Girard, *Sanglantes origines*.
Maurice Godelier, *Au fondement des sociétés humaines*.
Maurice Godelier, *L'Énigme du don*.
Maurice Godelier, *La Production des grands hommes*.
Bertrand Hell, *Possession et chamanisme*.
Benoît de L'Estoile, *Le Goût des autres*.
Lucien Lévy-Bruhl, *La Mentalité primitive*.
Florence Weber, *Brève histoire de l'anthropologie*.
Max Weber, *L'Éthique protestante et l'esprit du capitalisme*.
Max Weber, *Hindouisme et bouddhisme*.
Max Weber, *Le Judaïsme antique*.
Max Weber, *Sociologie de la religion*.

Franz Boas

ANTHROPOLOGIE
AMÉRINDIENNE

*Choix de textes traduits, présentés et annotés
par Camille Joseph et Isabelle Kalinowski,
avec la collaboration de Chloé Laplantine,
Gildas Salmon et Céline Trautmann-Waller*

Champs classiques

Cet ouvrage a été publié avec le soutien du Centre national du livre ainsi que du laboratoire d'excellence TransferS (programme Investissements d'avenir ANR-10-IDEX-001-02 PSL* et ANR-10-LABX-0099).

Présentation

Une belle légende raconte que Franz Boas s'éteignit, le 21 décembre 1942, dans les bras de Claude Lévi-Strauss, lors d'un dîner auquel tous deux participaient à New York. Le grand savant germano-américain, alors âgé de quatre-vingt-quatre ans, aurait ainsi transmis dans ses derniers instants son charisme d'anthropologue au brillant trentenaire exilé aux États-Unis. Une rencontre eut bien lieu, mais les deux hommes n'eurent sans doute pas le temps de nouer de véritables échanges scientifiques (la correspondance conservée porte la trace d'une certaine confusion, Boas ayant semble-t-il commis une méprise en identifiant Lévi-Strauss à une dame ; ce dernier écrivit à son aîné qu'il ne lui en tenait aucunement rigueur mais qu'il tenait malgré tout à rectifier ce point ¹).

Lévi-Strauss fit état dès son retour en Europe, en 1943, puis à nouveau dans *La Voie des masques*, en 1975, du choc qu'avait représenté pour lui la découverte des

1. « *I just want to add a few words in order to let you know that I am not a lady* » : lettre de Claude Lévi-Strauss à Franz Boas, 31 août 1941. La correspondance conservée à l'American Philosophical Society de Philadelphie comprend quatre lettres de Lévi-Strauss à Boas et une brève lettre de Boas à Lévi-Strauss ; la première est datée du 26 août 1941 et la dernière du 9 avril 1942. Lévi-Strauss rappelle à Boas qu'il avait fait sa connaissance en juin 1941 par l'intermédiaire de Ruth Benedict, qui était l'une des élèves de ce dernier.



Franz Boas à bord du *Germania* en route pour l'Arctique, 1883.

salles d'ethnologie indienne aménagées par Boas au musée d'Histoire naturelle de New York, qui furent le théâtre de sa véritable rencontre avec l'œuvre du spécialiste des mondes indiens d'Amérique du Nord :

Il est à New York, écrivais-je en 1943, un lieu magique où les rêves de l'enfance se sont donné rendez-vous ; où des troncs séculaires chantent et parlent ; où des objets indéfinissables guettent le visiteur avec l'anxieuse fixité de visages ; où des animaux d'une gentillesse surhumaine joignent comme des mains leurs petites pattes, priant pour le privilège de construire à l'élu le palais du castor, de lui servir de guide au royaume des phoques, ou de lui enseigner dans un baiser mystique le langage de la grenouille ou du martin-pêcheur. Ce lieu, auquel des méthodes muséographiques désuètes, mais singulièrement efficaces, confèrent les prestiges supplémentaires du clair-obscur des cavernes et du croulant entassement des trésors perdus, on le visite tous les jours, de 10 heures à 5 heures, à l'American Museum of Natural History ¹.

Une œuvre fondatrice et mal connue

L'hommage de Lévi-Strauss, en soulignant la fascination à la fois « enfantine » et « désuète » éveillée par les métamorphoses animales des mâts totémiques et des masques que Boas avait réunis dans les salles du musée et les pages de ses livres, courait le risque de renvoyer ces derniers dans le « clair-obscur » d'une approche qui n'aurait pleinement révélé sa teneur qu'à la lumière de sa relecture structuraliste.

1. C. Lévi-Strauss, *La Voie des masques*, in *Œuvres*, Paris, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », 2006, p. 875 (ce passage est une reprise du texte « The Art of the Northwest Coast at the American Museum of Natural History », *Gazette des Beaux-Arts*, 24, 1943, p. 175-182).

De fait, la présente anthologie est la première publication de textes de Franz Boas en langue française, à l'exception notable de la traduction de *L'Art primitif* (*Primitive Art*, 1927) dont la publication, initialement prévue dans la collection « L'Espèce humaine » de Gallimard en 1937, ne vit finalement le jour qu'en 2001 aux éditions Adam Biro¹. Le caractère tardif de cette réception, pourtant inaugurée en France par les célèbres références de *l'Essai sur le don* de Marcel Mauss (1925) à l'analyse du « potlatch » chez Boas, constitue à lui seul un fait significatif de l'histoire de l'anthropologie française. Mais il tient certainement pour une part à la facture spécifique de l'œuvre de Boas, constamment réticent à l'idée de clore ses recherches en formulant des conclusions dans de véritables livres, et qui préférerait réinventer sans cesse ses propres analyses dans des articles et « rapports » au statut provisoire, expérimental et souvent peu visible. Aujourd'hui encore, ses textes n'ont pas fait l'objet, aux États-Unis, d'un travail d'édition qui en favorise la diffusion, même si leur numérisation les a rendus enfin accessibles. La sélection d'extraits qui est présentée ici donnera une idée de l'extrême variété de sa production, inventive et déroutante : récits, mythes, partitions musicales, photographies, statistiques, transcriptions linguistiques, rêves et dessins complètent et informent le travail d'écriture proprement dit.

La dimension encyclopédique des recherches de Boas, héritage de la définition globalisante et ambitieuse de l'anthropologie qui avait été initiée en Allemagne par les frères Humboldt un siècle plus tôt, conjugue les apports de sciences que nous avons aujourd'hui tendance à isoler les unes des autres, comme la linguistique, la géographie,

1. Sur ce point, voir *infra* l'introduction du chapitre « Art », p. 428-430.

l'anthropologie physique et l'anthropométrie, la sociologie, l'histoire des religions ou l'histoire de l'art. Les apports de Boas à tous ces domaines demeurent déterminants et précis, quoique mal connus. Loin de tout éclectisme, les investigations multiformes de Boas sur ses terrains indiens fournissent aujourd'hui encore une superbe leçon de science, non seulement par l'acuité de ses questionnements méthodologiques mais aussi par la finesse avec laquelle il sut articuler ses engagements d'intellectuel œuvrant pour plus d'égalité et l'ouverture aux objections de ses adversaires et aux contradictions auxquelles le confronta l'avancée de ses propres recherches.

La figure tutélaire d'Adolf Bastian

En 1896, Boas écrit un texte destiné au volume de mélanges en l'honneur d'Adolf Bastian (1826-1905) publié pour le soixante-dixième anniversaire de ce dernier, qui dirigea jusqu'à sa mort le musée d'Ethnologie de Berlin. Ce texte¹ fut un des derniers écrits par Boas en langue allemande : il abandonna ensuite sa langue maternelle comme langue scientifique au profit de l'anglais, y compris pour ses correspondances avec des interlocuteurs allemands. Le choix du thème n'était pas anodin : pour rendre hommage à celui qui fut son mentor au *Museum für Völkerkunde*² où il avait

1. F. Boas, « Le développement des sociétés secrètes des Indiens kwakiutl » (« Die Entwicklung der Geheimbünde der Kwakiutl-Indianer », in : *Festschrift für Adolf Bastian zu seinem 70. Geburtstage*, 26. Juni 1896, Berlin, Reimer, 1896, p. 435-444), voir *infra*, p. 291-301.

2. Dans une lettre du 12 juillet 1903, l'ethnologue Karl von den Steinen, qui avait été le collègue de Boas à Berlin et avait conservé avec lui des relations très amicales, entretenues par les séjours estivaux de Boas en Allemagne, écrivait à son ami américain : « Bastian est revenu. [...] Il m'a vivement demandé de vos nouvelles, il vous aime

travaillé en 1885-1886 avant de quitter l'Allemagne pour les États-Unis, Boas lui offrit un article dense et synthétique sur les sociétés secrètes chez les Indiens kwakiutl, dans lequel il résumait le résultat de son travail ethnologique de terrain et livrait ses hypothèses interprétatives d'une manière plus ouverte qu'à l'accoutumée. Le privilège accordé par Boas aux tribus kwakiutl, choisies comme point focal de ses recherches, tint au fait que l'étude de l'organisation sociale et religieuse de cette population se présentait comme une énigme singulièrement « compliquée », un défi scientifique que Boas avait entrepris de relever, et qui était susceptible de justifier, aux yeux de Bastian et de ses anciens collègues allemands, le choix de son installation au Nouveau Monde. Dans la lignée d'un Alexandre von Humboldt, Bastian incarnait un élan d'exploration du monde si irrésistible que, bien souvent, ses collègues du musée de Berlin demeuraient plusieurs mois durant sans nouvelles de leur directeur, sachant seulement qu'il était parti pour de lointains voyages en emportant sa machine à écrire.

Le volume d'hommages de 1896 s'ouvrait sur un frontispice reproduisant une gravure du XVI^e siècle, empruntée à un livre relatant la découverte de l'Amérique par Christophe Colomb (*Das Vierte Buch von der Neuen Welt [Le Quatrième Livre du Nouveau Monde]*, de Girolamo Benzoni, dans l'édition allemande de 1594 illustrée par Theodor de Bry) : sous la conduite d'un grand oiseau portant entre ses serres un petit éléphant (qui traçait la route des Indes), un navigateur (Ferdinand de Magellan) ayant essuyé des tempêtes poursuivait sa route, malgré un mât cassé, à l'aide de ses instruments

beaucoup, vos Eskimos ont une foule d'idées élémentaires » (Correspondance Franz Boas / Karl von den Steinen, Archives American Philosophical Society, Philadelphie).



Couverture d'un volume d'hommages à Adolf Bastian, 1896.

scientifiques (astrolabe, équerre), à la découverte de nouvelles mers et de territoires inconnus. Sous l'égide d'une telle figure, l'ethnographe-explorateur se distinguait par sa capacité à dépasser l'échec d'un programme théorique initial en s'ouvrant à des constats empiriques inattendus. L'expérience de la falsifiabilité était au principe de l'invention scientifique, qui contraignait à redéfinir entièrement l'objet initial de l'étude.

Le refus du sensationnalisme

Le texte publié par Boas dans le volume d'hommages à Bastian prenait acte d'un déplacement de cet ordre : ce qu'il avait découvert chez les Indiens d'Amérique du Nord, ce n'étaient pas des pratiques que les Européens pouvaient juger primitives et sensationnelles, comme les

formes d'anthropophagie évoquées à la fin de l'article. Le ton sec et détaché que Boas adoptait pour décrire celles-ci en quelques lignes suggérait que, pour lui, le phénomène véritablement singulier découvert chez les Indiens se situait ailleurs. Le « nouveau monde » observé par le savant révélait, non l'ancienneté immémoriale de coutumes barbares, mais le caractère souvent récent, composite et importé d'usages sociaux qu'il fallait apprendre à regarder comme tels en renonçant à une attente première d'ahistoricité. Comme bien d'autres avant et après lui, Boas rêvait de recueillir *in extremis* les derniers vestiges de cultures en voie de disparition ; mais il n'appréhendait en aucun cas ces cultures comme des îlots de primitivité inentamée et s'attachait au contraire à reconstituer l'entrelacs de leur histoire marquée par d'incessants changements et par la création continuée d'usages sociaux nouveaux.

Le thème de la « cruauté » des Indiens d'Amérique du Nord, popularisé notamment par George Catlin à propos des tribus mandan et cheyenne, était ainsi écarté par Boas comme hors de propos. Dans un article de synthèse sur la « religion » des Indiens d'Amérique du Nord, il écrivait : « Dans beaucoup de régions, les sacrifices humains ont été courants – par exemple au Mexique et au Yucatan ; en Amérique du Nord, en revanche, ils ne sont connus que dans de rares cas, chez les Pawnee notamment. Les autres sacrifices sanglants sont également rares. » Il ajoutait : « Cependant, de nombreux cas de torture, en particulier d'auto-torture, ont pu être observés (ordalies, danse du soleil ¹). » L'intérêt spécifique

1. F. Boas, « Une brève description de la religion des Indiens d'Amérique du Nord » (« Religion », in *Handbook of American Indians North of Mexico*, éd. par F. W. Hodge, Bureau of American Ethnology Bulletin, 30, 2^e partie, Washington, Government Printing Office, 1910, p. 365-371), voir *infra*, p. 340.

que Boas portait aux Indiens kwakiutl et, chez ces derniers, au phénomène des sociétés secrètes, notamment à la fameuse société du Hamatsa, avec son danseur cannibale associé à l'esprit « Mangeur d'hommes », aurait pu l'inciter à placer la question de l'anthropophagie au cœur des travaux qu'il consacra à ce groupe – à la manière, par exemple, de Marcel Granet, qui bâtit son ouvrage *Danses et légendes de la Chine ancienne* (1926) autour d'un tabou, les sacrifices humains, auxquels il attribuait un rôle structurant dans l'organisation de la société féodale chinoise, tout en relevant le paradoxe de leur occurrence dans une « civilisation relativement douce¹ ». Mais il n'en fut rien. Dans les populations qu'il étudiait, Boas refusait de reconnaître aux rites « cruels » une fonction structurante. Il s'inscrivait également en faux contre toute assimilation de ces derniers à un fonds culturel ancien largement répandu ; contre la représentation d'une « primitivité » des rites sanglants, il faisait valoir au contraire leur caractère récent et s'attachait à circonscrire leur diffusion à la fois dans le temps et l'espace :

La cérémonie de l'anthropophagie, qui est à n'en pas douter aujourd'hui au centre du cérémonial [kwakiutl], n'a été introduite dans les différentes tribus que tout récemment, le fait est connu, même si son fondement, à savoir l'idée de l'existence d'un esprit qui tue les hommes, était présent dans toutes les tribus. Les Kwakiutl s'accordent à dire que l'usage de l'anthropophagie n'est apparu chez eux que depuis une soixantaine d'années et qu'ils l'ont emprunté aux Heiltsuk. Nous savons également très précisément que cette coutume a été transmise des Heiltsuk aux Tsimshian au cours des cent cinquante dernières années. Par suite, il ne fait aucun doute que cette coutume était à l'origine limitée

1. Cf. M. Granet, *Danses et légendes de la Chine ancienne*, Paris, Alcan, 1926, p. 49-50.

au petit territoire des Heiltsuk. Parmi les autres tribus du Sud, l'action du Mangeur d'hommes se limitait, en temps de guerre, à saisir entre ses dents les têtes coupées des ennemis et à les secouer ¹.

L'étude des variations : une conception nouvelle des identités

Dans sa tonalité dépassionnée, qui peut éventuellement prêter à sourire, ce passage était typique du mode d'argumentation de Boas : il ne faisait passer au premier plan ni un jugement sur des coutumes exotiques, ni une description du contenu des pratiques, ni même une étude précise de leur forme, mais le constat de leur *déplacement*, phénomène souvent accompagné d'une transformation. Au lieu de s'interroger sur la signification des pratiques sociales dans un contexte donné, Boas s'attachait à observer les variations de signification d'une même pratique à l'échelle du voisinage du groupe considéré, mettant ainsi l'accent sur le moment où l'ensemble fusionnel unissant un acte et son interprétation se déliait, révélait sa part d'arbitraire et s'ouvrait à des combinaisons inédites dans un environnement renouvelé. Dans le texte qui vient d'être cité, Boas semblait définir le foyer premier d'une coutume (le « petit territoire des Heiltsuk ») ; le plus souvent, cependant, un examen plus approfondi révélait que ce lieu « d'origine » n'était pas la source effective de la pratique en question, non parce qu'il s'avérait nécessaire de remonter plus loin dans la quête d'un foyer originel, mais parce que la coutume était en réalité le produit composite de la rencontre entre

1. F. Boas, « Le développement des sociétés secrètes des Indiens kwakiutl », art. cité, voir *infra*, p. 300.

des « éléments » de provenances diverses. Ce constat fut très tôt au cœur des travaux de Boas sur les mythes :

L'analyse approfondie des légendes montre que presque aucun de ces récits ne peut être conçu comme le produit originel de l'esprit de la tribu. Toutes ces légendes sont pleines d'éléments étrangers dont on peut suivre la trace en remontant peu à peu jusqu'à des régions très éloignées¹.

Dès le recueil *Indianische Sagen [Légendes indiennes]*, paru en 1895, dont la postface a été traduite ici², Boas schématisait la genèse des légendes dans de grands tableaux répertoriant un nombre non fini d'épisodes dans des ensembles locaux à géométrie variable ; la légende regroupant le nombre le plus élevé d'épisodes n'était pas nécessairement la plus ancienne ni la plus « authentique », mais plutôt la plus hétérogène ; elle réunissait des éléments dont la combinaison seule était inédite. Le travail de l'ethnologue collecteur de mythes n'était plus fondé sur le modèle d'une arborescence génétique ni sur la recherche d'une hypothétique légende première dont les différentes variantes observées n'auraient représenté que des versions dérivées, moins précieuses que leur source commune ; pour Boas, toutes les variantes étaient égales en dignité, et le projet même de reconstituer une « source » originelle était tout simplement abandonné. Le mythe était présenté comme une pluralité d'adaptations locales, et l'ethnologue observait ses reconfigurations de tribu en tribu.

1. *Ibid.*, p. 298.

2. F. Boas, « L'évolution des mythologies des Indiens de la côte du Pacifique Nord » (« Die Entwicklung der Mythologien der Indianer der Nord-pazifischen Küste », in F. Boas, *Indianische Sagen von der Nord-Pazifischen Küste Amerikas [Légendes indiennes de la côte du Pacifique Nord de l'Amérique]*, Berlin, Asher & Co., 1895, p. 329 sq.), voir *infra*, p. 367-391.

Les conséquences théoriques d'une telle approche étaient d'une grande portée : c'est la conception même d'une unité culturelle cohérente associant un groupe humain, une langue, une organisation sociale, des rites, des mythes et des pratiques artistiques qui était entièrement renouvelée. Boas ne remettait en cause ni l'existence ni la cohérence de tels ensembles, comme l'atteste notamment la série de publications qu'il consacra, tout au long de sa carrière, à ceux qu'on appelait encore alors les Kwakiutl¹ ; mais il redéfinit de part en part la conception de ces groupes en substituant au modèle statique d'une production endogène de traits culturels spécifiques le paradigme d'une définition de l'identité par l'infléchissement et l'adaptation de composantes importées, en perpétuel mouvement.

En 1900, Émile Durkheim publia dans *L'Année sociologique* un compte rendu de l'*Anthropogéographie* de Friedrich Ratzel dans lequel il repéra chez ce dernier les linéaments d'une « théorie générale des migrations humaines », qui mettait en « mouvement » les données d'une science jusque-là considérée comme « purement statique » : « Il n'y a pas de peuples qui soient vraiment autochtones », notait Durkheim dans cette lecture de Ratzel. La géographie ainsi entendue visait moins à établir les « influences telluriques » pesant sur une société et son « rapport de dépendance » à l'égard d'un « sol » qu'à constater la « marque » que les hommes apposaient sur une terre : « Si la société tient au sol, ce n'est pas parce qu'elle a subi son action, mais au contraire parce qu'elle se l'est assimilé². » Boas se situait tout à fait dans l'héritage

1. Le terme « Kwakiutl » dérive d'une forme anglicisée du mot *Kwagu'l*, lequel désigne la tribu de Fort Rupert avec laquelle beaucoup d'ethnologues, à l'instar de Boas, ont travaillé.

2. É. Durkheim, « Friedrich Ratzel, *Anthropogéographie* », *L'Année sociologique*, 3^e année, 1898-1899, Paris, 1900.

d'une telle réinterprétation de la géographie, dont il s'attacha à vérifier le bien-fondé à l'échelle d'un espace limité où s'étendait une mosaïque de micro-populations séparées par des obstacles naturels, eaux, roches ou glaces. Lui-même immigré, il étudia le phénomène de l'immigration du point de vue de l'anthropométrie, en s'interrogeant notamment, dans *Modifications de la forme du corps chez les descendants d'immigrés* (1909), qu'on pourra lire ici¹, sur l'incidence des changements d'environnement sur les caractères ethniques. Mais il élargit surtout la portée de ce que Durkheim appelait une « théorie générale des migrations humaines » bien au-delà des flux migratoires et des déplacements de population, en incluant dans cette dynamique de mouvement l'ensemble des pratiques sociales et culturelles, y compris celles de populations qui ne se déplaçaient pas physiquement.

Cette conception mouvante des identités ne s'apparentait cependant pas, chez Boas, à une sorte de maelström généralisé induisant des mouvements aléatoires des personnes, des pratiques et des idées. Durkheim remarquait que, pour Ratzel, il fallait renoncer à « se représenter une migration comme partant d'un foyer nettement circonscrit et se dirigeant, suivant une sorte de ligne droite, vers un but précis² ». Boas se gardait lui aussi d'attribuer un sens ou une direction aux déplacements observés. Cependant, il constatait que ceux-ci ne s'opéraient pas de manière contingente : tous, en effet, ne

1. F. Boas, « Modifications de la forme du corps chez les descendants d'immigrés » (« Changes in Bodily Form of Descendants of Immigrants », *Final Report of the Immigration Commission*, Washington DC, Government Printing Office, 1911, p. 1-9), voir *infra*, p. 137-142.

2. É. Durkheim, « Friedrich Ratzel, *Anthropogéographie* », art. cité.

s'inscrivaient pas dans une même temporalité. Aux ordres de pratiques étaient associés des rythmes fortement diversifiés, qui conféraient aux uns une relative inertie par comparaison avec la dynamique de changement beaucoup plus soutenue des autres. Si la diffusion des composantes culturelles dans l'espace ne semblait pas obéir à des lois régulières, leurs variations dans le temps présentaient en revanche certaines constantes auxquelles Boas fut très attentif. L'environnement physique et la langue constituaient selon lui deux pôles particulièrement stables de la vie sociale, même si les paysages se transformaient sous la main des hommes et si les langues ne cessaient d'évoluer. Boas observait surtout que certaines composantes de la géographie et de la langue possédaient une relative permanence, alors que d'autres se révélaient plus flexibles : ainsi, par exemple, la phonétique de chaque langue manifestait une remarquable stabilité dans le temps. Dans ses travaux anthropométriques, Boas constatait également la stabilité de caractères héréditaires en reconnaissant la prégnance de facteurs génétiques. Même dans ce cas, cependant, il cherchait à multiplier les indices d'une plasticité des crânes et à démontrer que l'environnement exerçait une certaine influence sur l'évolution de leur forme. En d'autres termes, la polarité dont il observait la prégnance entre les sphères sociales les moins mobiles et les plus dynamiques se redoublait au sein de chacune d'entre elles, dans l'opposition entre des facteurs de permanence et des composantes plus labiles.

Un tropisme irrésistible entraînait les analyses de Boas du côté des secondes et d'une mise en valeur des éléments de différenciation (Lévi-Strauss lui objectera que « la stabilité n'est pas moins mystérieuse que le changement ¹ ») ; Boas ne semblait relever, au fond, l'inertie de

1. C. Lévi-Strauss, *Anthropologie structurale*, Paris, Plon, 1958, p. 301.

certains domaines de la vie sociale que pour mieux faire ressortir la puissance des moteurs qui parvenaient malgré tout à l'ébranler. Deux activités humaines étaient selon lui particulièrement capables d'inventer de nouvelles différences et de varier à l'infini les modèles en place : le récit des mythes et la création de formes artistiques. Et, au sein de ces pratiques, un niveau d'individualisation plus poussé encore était atteint avec l'interprétation des mythes et des œuvres d'art : Boas remarquait, dans *L'Art primitif*, que l'identification des masques indiens, par exemple, n'était aucunement uniforme y compris au sein d'une même tribu et donnait lieu à de nouvelles variations chez chaque informateur¹.

S'il répondit parfaitement à la définition moderne de « l'intellectuel » se réclamant d'une compétence spécifique pour s'autoriser à exprimer publiquement des positions politiques, l'analyse des modes de domination politiques demeura marginale dans son œuvre ; il ne s'attacha pas davantage à brosser le portrait idéalisé d'un égalitarisme « primitif », insistant au contraire sur le caractère extrêmement hiérarchisé des sociétés indiennes, notamment de l'organisation sociale des Kwakiutl. La possibilité d'une réflexivité et d'une prise de distance critique par rapport à ces cadres rigides se manifestait davantage, à ses yeux, dans la réinvention permanente des formes artistiques canoniques et dans la production de discours inédits que dans les pratiques « politiques » elles-mêmes : le travail de l'écart, pour lui, était fondamentalement accompli sur un mode symbolique et langagier.

*

1. Voir F. Boas, *L'Art primitif*, trad. de Catherine Fraixe et Manuel Benguigui, Paris, Adam Biro, 2003, p. 158 et, ci-dessous, l'introduction du chapitre VI (*infra*, p. 436 *sq.*).

La construction des chapitres de cette anthologie est directement inspirée par la conception des rythmes de changement des sphères de la vie sociale que nous venons d'esquisser. La série de grands domaines de pratiques que nous avons distingués ici est classée par rythme de variabilité croissant, depuis les langues jusqu'aux arts en passant par les données anthropométriques, l'organisation sociale, les rites et les mythes. La diversité des champs d'étude explorés par Boas a pu donner l'image d'un certain éclectisme, et laisser penser que celui-ci aurait été la marque d'une science encore balbutiante, incertaine quant à la définition de ses objets. Mais l'étendue foisonnante des domaines d'étude de Boas et de ses collaborateurs et élèves et l'empirisme revendiqué de leurs abondantes collectes ne doivent pas prêter à malentendu : celles-ci étaient sous-tendues par des hypothèses théoriques précises et très stimulantes sur les dynamiques à l'œuvre dans les pratiques sociales. De la langue, pôle de stabilité, aux langages et aux énoncés individuels comme facteur de variation, une grande boucle parcourt tous les domaines de la vie des hommes, qui ne sont pas seulement affectés par la « diffusion » d'éléments venus de l'extérieur mais aussi par des mouvements internes de différenciation de leurs propres pratiques. Fidèle, dans sa construction, aux idées de Boas concernant la structuration de la vie sociale, cette anthologie offre cependant une vision forcément partielle de son œuvre : en sélectionnant pour l'essentiel des textes analytiques au détriment des matériaux « bruts » (transcriptions de mythes et énoncés d'informateurs indiens) qui constituent de loin la part numériquement la plus importante de ses publications, nous avons choisi de mettre en avant un corpus qu'il considérait lui-même comme moins précieux que celui des textes indiens qu'il avait réunis. La qualité si particulière de ses textes savants, parfois limités à

quelques lignes sommaires accompagnant d'épais volumes de transcriptions en langues indiennes et de traductions, tient à l'acuité du projet scientifique qu'il a inlassablement poursuivi : apprendre à entendre de fines différences.

Isabelle Kalinowski

Biographie

Franz Boas est né en 1858 en Allemagne à Minden (Westphalie), dans une famille de confession juive. Son père, Meier Boas, s'investit notamment dans le commerce d'exportation à destination de New York, où une partie de la famille est installée. Sa mère, Sophie Boas, est proche des révolutionnaires de 1848 : elle incarne la tradition politique libérale de la famille. L'engagement politique de sa mère exerce d'ailleurs sur le jeune Boas une « influence majeure », comme le souligne son biographe Douglas Cole ; il grandit ainsi dans un foyer où « les idéaux de la révolution de 1848 étaient une force vive ¹ ». C'est aussi sa mère qui l'initie à l'observation de la nature, comme il le rapporte dans un *curriculum vitae* rédigé à la fin de ses années de lycée classique à Minden. Dans ce document, qui fournit une liste commentée de ses lectures (Schiller, Goethe, Homère...), Boas décrit sa passion pour les sciences naturelles, les mathématiques et la physique, ainsi que son attrait pour les explorations lointaines, l'Arctique et l'Afrique surtout. Dans un passage très révélateur de ses conceptions plus tardives, il écrit :

Le fait d'avoir rassemblé dans un herbier les différents types de mousses montre combien j'avais l'habitude de ne

1. D. Cole, *Franz Boas : The Early Years, 1858-1906*, Seattle, University of Washington Press, 1999, p. 17 et p. 33.

remarquer que les détails. Peut-être cela révèle-t-il également ma propension à établir des comparaisons. [...] Je me détournai peu à peu de la simple collecte que représentait la botanique, et n'éprouvai plus aucun plaisir à nommer les plantes. [...] Je compris que la vraie science ne consistait pas à décrire chaque plante mais à comprendre leur structure et leur vie, et à comparer tous les différents groupes de plantes les uns aux autres. [...] Déjà, j'avais découvert que je préférais les sciences comparatives aux sciences descriptives¹.

Après une scolarité compliquée par un état de santé fragile, Boas s'engage dans des études de physique, à Heidelberg d'abord, pour un court semestre, puis à Bonn, d'où il revient le visage balaféré à la suite de duels engagés pour répondre à des insultes antisémites de ses camarades. À Bonn, il fait une rencontre déterminante en la personne de Theobald Fischer (1846-1910), qui l'initie à la géographie physique et culturelle. Boas suit ses cours sur l'Amérique et l'Australie, ainsi que sur l'hydrologie. En 1879, Boas choisit de s'inscrire non à Berlin mais à l'université de Kiel, où l'une de ses sœurs, Toni, est soignée pour de graves crises de rhumatismes². Là, il retrouve Fischer et soutient, en 1881, sa thèse de physique consacrée à l'étude de la couleur de l'eau³. À Kiel, où il fréquente le philosophe Benno Erdmann

1. F. Boas, « Curriculum Vitae, Written as a Requirement on Completing the Gymnasium », traduit de l'allemand par Helene Boas Yampolsky, 1876-1877, *Boas Professional Papers*, American Philosophical Society.

2. Boas ne connaîtra pas sa sœur Helen, morte avant sa naissance. Quant à son jeune frère Ernst, décédé en 1860, il laisse un vide qui, comme le rapporte Boas dans son curriculum vitae de lycée, l'oblige à compter sur ses propres ressources plutôt que sur les autres (D. Cole, *op. cit.*, p. 17).

3. *Beiträge zur Erkenntnis der Farbe des Wassers* [Contributions à la connaissance de la couleur de l'eau].

(1851-1921), Boas se passionne pour la psychophysique et la question des rapports entre sensation et perception.

En 1883, après avoir passé un an comme réserviste à Minden et à poursuivre ses réflexions, il retourne à Berlin pour préparer sa première grande expédition. Comme il l'écrit à son oncle Abraham Jacobi¹, il a décidé de se consacrer à l'étude de l'influence de l'environnement et a choisi comme terrain ce qui lui paraît alors être un environnement extrêmement simple et un peuple culturellement uniforme, l'Arctique, pays des Eskimos. Boas renoue avec ses rêves d'enfant. Il prend des leçons de cartographie, d'astronomie, de météorologie et de photographie. Il rencontre aussi deux de ses futurs mentors, Rudolf Virchow et Adolf Bastian ; ce dernier lui ouvre les portes de la collection d'objets eskimos du Musée royal d'ethnologie (Königliches Museum für Völkerkunde). En 1883, Boas embarque pour la terre de Baffin à bord du navire de la Mission polaire allemande, le *Germania*. L'objectif est de rejoindre le nord-ouest de la baie d'Hudson et d'étudier l'effet de l'environnement sur les migrations des Inuits. Cette expédition est placée sous les auspices de la géographie allemande, dont l'essor, impulsé par les travaux d'Alexander von Humboldt, Karl Ritter ou encore Friedrich Ratzel (qui publie son *Anthropogéographie* en 1882), oriente en partie le programme scientifique que Boas se fixe. Sa mission consiste officiellement à cartographier la région ; mais l'apprenti ethnologue décide aussi de s'enquérir des

1. Abraham Jacobi était médecin. Emprisonné au début des années 1850 pour sa participation aux activités de la Ligue des communistes, il émigre en 1853 à New York, où il occupe la première chaire de pédiatrie. Il joue un rôle décisif dans les débuts de la carrière de Boas, finançant son premier voyage en Colombie-Britannique et son installation aux États-Unis. C'est également par lui que Boas rencontre sa future femme, Marie Krackowizer.

routes de migration des Inuits, de leurs techniques de chasse, d'étudier leurs légendes, jeux et rites, ainsi que leurs objets.

À son retour, un an plus tard, Boas se rend à New York où vit sa fiancée, Marie Krackowizer, fille elle aussi d'un révolutionnaire de 1848 émigré aux États-Unis. À Washington, il rencontre John Wesley Powell, alors à la tête de la prestigieuse Smithsonian Institution, cœur des recherches américaines en ethnologie et en linguistique. Sans aucune perspective de poste et sous la pression de sa famille, Boas retourne à Berlin avec l'espoir d'enseigner dans un département de géographie. Mais la concurrence est vive et c'est finalement au Musée royal d'ethnologie qu'il est recruté en 1885 pour une mission temporaire sous la direction d'Adolf Bastian (1826-1905). Cet ancien médecin converti à l'ethnologie après différents voyages au Pérou, au Mexique et en Californie confie à Boas la mission de cataloguer les spécimens rapportés par le capitaine Adrian Jacobsen en vue d'une exposition sur l'art des Indiens d'Amérique du Nord. Dans l'atmosphère stimulante du musée, Boas fréquente les anthropologues Albert Grünwedel, Felix von Luschan, Wilhelm Grube et Karl von den Steinen et découvre les masques et les ornements des Indiens de la côte nord-ouest du Pacifique. La même année, le frère de Jacobsen, Phillip, fait venir au musée un groupe d'Indiens *bella coola* qui font des démonstrations de leurs danses et de leurs rites. Boas lui-même fera de cet événement un moment-clé de sa passion et de son intérêt pour les peuples de la Colombie-Britannique et de l'Alaska : « l'attraction devint irrésistible ¹ ».

1. F. Boas, *The Kwakiutl of Vancouver Island*, Memoir of the American Museum of Natural History, 8, New York, 1909, p. 307. Voir *infra*, p. 479.

L'année 1886 est importante à plus d'un titre : Boas devient enfin *Dozent* (assistant) en géographie mais, craignant de ne pouvoir poursuivre à Berlin la carrière désirée, il décide de partir pour New York, où il épouse Marie l'année suivante. La Smithsonian Institution publie sa monographie *The Central Eskimo* et à Buffalo, où a lieu le congrès annuel de l'American Association for the Advancement of Science, il est chaleureusement accueilli par l'ethnologue canadien Horatio Hale et le secrétaire de l'association, Frederic W. Putnam (1839-1915). À l'automne, Boas se rend aussi pour la première fois en Colombie-Britannique avec l'espoir que cette expédition lui ouvre les portes du musée d'Histoire naturelle de New York. Mais le poste de conservateur des collections ethnologiques n'est finalement pas créé. En janvier 1887, à la suite de la publication dans *Science* de son article sur « L'Étude de la géographie ¹ », Boas est nommé « Geography Editor » de la revue, responsable des questions géographiques, en particulier des cartes. Ses contributions ne se limitent cependant pas à la géographie : il signe des articles sur l'anthropométrie ou sur le symbolisme dans l'art des Kwakiutl. En dépit de son jeune âge (il n'a pas trente ans) et de sa position professionnelle encore instable, il publie aussi des éditoriaux cinglants dans lesquels il critique la classification et la présentation des artefacts au musée de Washington : il engage ainsi une controverse devenue fameuse avec Otis T. Mason, ethnologue en charge du musée, et John W. Powell.

Après son premier terrain de 1886, financé en grande partie par son oncle Jacobi et par la vente d'objets d'art

1. Une traduction de ce texte, non reproduite dans ce volume, a été publiée dans : M. Espagne et I. Kalinowski (éd.), *Franz Boas. Le travail du regard*, Paris, Armand Colin, 2013, p. 271-280.

indiens au musée de Berlin, Boas retourne dans la province canadienne durant l'été 1888, sous l'égide cette fois de la British Association for the Advancement of Science (BAAS). Cette mission, pour laquelle il est chargé d'établir un rapport sur l'état des tribus de la Colombie-Britannique, lui fournit l'occasion de confirmer son intérêt pour les relations entre les tribus de la région et de mettre à profit les techniques de l'anthropologie physique, grâce auxquelles il fait une découverte capitale : la non-coïncidence du type physique et de la langue. À son retour, Boas doit constater que ses perspectives de carrière ne sont guère plus prometteuses qu'elles ne l'étaient en Allemagne. Pendant plusieurs mois, il travaille pour le Bureau d'ethnologie américaine, avant de retourner en Colombie-Britannique, toujours sous l'égide de la BAAS. En 1889, le psychologue G. Stanley Hall (1846-1924), très impressionné par l'exposé qu'avait livré Boas au congrès de l'Association américaine pour l'avancement de la science un an auparavant, lui offre un poste de professeur d'anthropologie à l'université Clark (Worcester, Massachusetts). Trois ans durant, Boas y dispense des cours sur l'ethnologie nord-américaine, les méthodes anthropologiques (notamment l'usage des statistiques), l'anthropologie physique et la linguistique. En septembre 1892, à la suite de mesures prises pour faire face aux difficultés financières de l'institution, plusieurs membres du corps enseignant, dont Boas, décident de démissionner pour protester contre leur manque d'autonomie.

Boas ne reste pas longtemps sans responsabilités. Frederic W. Putnam, alors directeur des collections d'archéologie et d'ethnologie du Peabody Museum de Harvard, lui demande de superviser l'installation du Pavillon d'anthropologie de la Columbian World Fair, l'Exposition universelle qui se déroule à Chicago en 1893. Boas conçoit une exposition des tribus résidant sur

l'île de Vancouver : il met en scène des « tableaux vivants » représentant les Indiens dans leurs activités quotidiennes, ainsi que des danses. C'est surtout l'occasion, pour lui, de renforcer sa collaboration avec son informateur privilégié, George Hunt (1854-1933). Boas a rencontré Hunt à Victoria en 1886 lors de son premier voyage en Colombie-Britannique. Né d'un père anglais, marchand de fourrure pour le compte de la Hudson's Bay Company, et d'une mère appartenant à la noblesse tlingit, Hunt a grandi à Fort Rupert au sein d'une communauté kwakiutl où les mariages entre Blancs et Indiens ne sont pas rares. Marié chez les Kwakiutl (sa première femme meurt en 1908), Hunt parle à la fois l'anglais et le kwak'wala, la langue des Kwakiutl. En 1893, Boas le charge de collecter un certain nombre d'objets en vue de l'exposition de Chicago et d'y conduire un groupe de Kwakiutl. À Chicago, Boas enseigne à Hunt un système de transcription des textes qu'il sera amené à collecter pour l'anthropologue¹ (à cette époque, Hunt écrit le kwak'wala dans une orthographe développée par des missionnaires). Quelques mois après l'exposition de Chicago, Putnam, qui vient d'être nommé conservateur du département d'archéologie et d'ethnologie de l'American Museum of Natural History de New York, commande à Boas la réalisation d'un diorama figurant les « usages du cèdre ». La Smithsonian Institution, qui ne veut pas être en reste, lui demande également de préparer un tableau avec des mannequins grandeur nature représentant l'initiation d'un membre de la société secrète des Hamatsa. Toujours avec l'aide de Hunt, Boas retourne donc sur le terrain en 1894 et choisit cette fois la saison d'hiver afin d'observer

1. Pour le détail de leur collaboration linguistique, voir *infra*, p. 110-114.

les cérémonies relatives aux sociétés secrètes des Kwakiutl, qu'il n'a pas encore eu l'occasion d'étudier. Ce long séjour, ponctué par des moments d'inquiétude quant à son avenir professionnel, se révèle extrêmement riche du point de vue ethnographique : outre les objets collectés et présentés dans les deux expositions de Washington et de New York, Boas observe de nombreux rituels et réunit le matériau linguistique et mythologique qu'il publie ensuite dans sa grande monographie consacrée aux Kwakiutl, *L'Organisation sociale et les sociétés secrètes des Indiens kwakiutl* (1897).

Après son séjour en Colombie-Britannique, Boas emploiera Hunt tous les ans pour collecter des objets, des légendes, des rêves, des chants, des récits... La longue correspondance¹ que les deux hommes entretiennent jusqu'à la mort de Hunt en 1933 témoigne à la fois de la qualité de leur amitié et de l'importance de leur collaboration scientifique, ponctuée par d'incessantes mises au point sur l'écriture phonétique, pour Hunt, et sur la maîtrise de la prononciation du kwakiutl, pour Boas². Hunt joue un rôle fondamental en fournissant à Boas non seulement une connaissance fine des cérémonies et rites locaux, mais aussi en effectuant sur le terrain un

1. Ces lettres se trouvent pour l'essentiel dans la correspondance professionnelle de Boas, conservée à l'American Philosophical Society de Philadelphie. Les lettres des années 1902-1906 sont quant à elles conservées à l'American Museum of Natural History de New York.

2. À l'occasion, ils échangent même des photographies, car non seulement Boas forme Hunt à la retranscription de textes et à la collecte d'objets, mais il lui apprend également le maniement d'un appareil photographique. Voir I. Jacknis, « George Hunt, collector of Indian specimens », in A. Jonaitis (éd.), *Chiefly Feasts : The Enduring Kwakiutl Potlatch*, Seattle, University of Washington Press, 1991, 177-224 et, du même auteur, « George Hunt, Kwakiutl photographer », in E. Edwards (éd.), *Anthropology and Photography 1860-1920*, New Haven Yale University Press, 1992, p. 143-151.

véritable travail de collecte de textes et de leur traduction. Si on considère les quelque 4 000 pages de textes « bruts » qui constituent la très grande majorité des publications de Boas, Hunt se révèle donc avoir été bien plus qu'un simple informateur ou interprète : il est en réalité un partenaire sur le terrain, un co-auteur et, du point de vue de Boas, l'assurance d'avoir accès à la culture exprimée dans les mots mêmes des Indiens¹.

En 1895, Boas accepte de devenir l'assistant personnel de Putnam au musée de New York et, quelques années plus tard, en 1899, à quarante et un ans, il obtient enfin le poste tant convoité de professeur d'anthropologie à l'université Columbia, le premier aux États-Unis. Dès lors, il s'engage activement dans la vie scientifique et académique américaine : il promeut ainsi la création de l'Académie des sciences de New York et relance les activités de l'American Ethnological Society. Entre 1897 et 1902, Boas est le maître d'œuvre d'un vaste projet d'expédition ethnographique organisé au sein du musée de New York, la Jesup North Pacific Expedition, financée par le philanthrope Morris K. Jesup, alors président du musée. Ce projet vise officiellement à explorer les origines géographiques des Indiens d'Amérique du Nord et les éventuelles voies de migration entre le continent asiatique et le continent américain. Pour Boas, la Jesup Expedition est surtout l'occasion de financer des recherches systématiques sur les tribus de la côte nord-ouest. Sur le versant américain de l'expédition, Boas se rend ainsi sur l'île de Vancouver en 1897 et en 1900.

1. Voir J. Berman, « The culture as it appears to the Indian himself » : Boas, George Hunt and the methods of ethnography », in G. Stocking (éd.), *Volksgeist as Method and Ethic : Essays on Boasian Ethnography and the German Anthropological Tradition*, Madison, University of Wisconsin Press, 1996, p. 215-256.

Ses collaborateurs Harlan I. Smith, John R. Swanton, Livingston Farrand, ainsi que George Hunt et James Teit, se répartissent le reste de la Colombie-Britannique et l'Alaska. Sur le versant asiatique de l'expédition, Berthold Laufer, Waldemar Jochelson et Waldemar Bogoras explorent quant à eux la Sibérie, la Mandchourie et l'île Sakhaline. Les résultats de l'expédition sont publiés en onze monographies que Boas édite entre 1898 et 1930. Parallèlement, Boas tente de mettre en place un vaste quadrillage du continent nord-américain en y envoyant de jeunes ethnologues collecter les derniers vestiges des tribus indiennes. C'est le projet « *Vanishing Tribes* » (tribus en voie de disparition).

En 1901, suite aux absences répétées de Putnam, Jesup nomme Boas conservateur en chef du département d'anthropologie. Si ce dernier a enfin les mains libres pour mener à bien son travail de collecte et de catalogage, il est néanmoins rapidement débordé par les tâches conjointes de son travail au musée et à l'université Columbia. À la suite d'une controverse qui l'oppose au directeur du musée, Herman C. Bumpus, au sujet des procédés et des finalités d'exposition dans le musée – Boas défendant le principe d'une approche scientifique rigoureuse contre les objectifs de vulgarisation souhaités par Bumpus –, il démissionne de son poste de conservateur en 1905 et se consacre dès lors exclusivement à ses activités d'enseignement et de recherche au sein de l'université¹. Boas tisse par ailleurs des liens forts avec le

1. Dans un article consacré à son apprentissage à Columbia dans les années 1920, Margaret Mead relate que Boas dispensait des cours de théorie anthropologique (intitulés « Méthodes »), d'anthropométrie et de linguistique (voir M. Mead, « Apprenticeship under Boas », in Walter Goldschmidt (éd.), *The Anthropology of Franz Boas. Essays on the Centennial of His Birth*, American Anthropological Association Memoir, 89, 1959, p. 36).

Bureau d'ethnologie américaine, où il obtient un poste honoraire de philologue et mène à bien le projet du *Handbook of American Indian Languages* en 1911. En 1917, il fonde *l'International Journal of American Linguistics*, dédié aux langues des Amériques. Convaincu de la nécessité de promouvoir des méthodes scientifiques de recherche à l'échelle internationale, il participe de manière active à la fondation de l'École internationale d'archéologie et d'ethnologie à Mexico en plein épisode révolutionnaire. Il la dirige en 1911-1912, avant que les événements sanglants de 1915 n'entraînent la disparition de cette institution. L'École permit néanmoins à des dizaines de chercheurs de confronter leurs travaux et de mener des fouilles et des relevés linguistiques dans toutes les provinces mexicaines et jusqu'en Amérique centrale. C'est d'ailleurs dans la vallée de Mexico que Boas effectue les seules recherches archéologiques de sa carrière.

À côté de ses activités scientifiques, Boas s'engage dans différents combats politiques et s'oppose aux théories raciales qui continuent de sous-tendre la recherche ethnographique. Il développe ses idées non seulement dans ses recherches (*The Mind of Primitive Man [L'Esprit de l'homme primitif]*, 1911) mais aussi dans des conférences, comme celle qu'il donne en 1906, à l'invitation de W. E. B. Du Bois, devant des étudiants noirs de l'université d'Atlanta et qui fait forte impression sur le futur co-fondateur de la National Association for the Advancement of Colored People (NAACP) : « Franz Boas vint en 1906 à l'université d'Atlanta où j'enseignais l'histoire et dit devant une classe d'étudiants : "N'ayez pas honte de votre passé africain." Puis il relata l'histoire millénaire des royaumes noirs subsahariens. Je restai sans

voix¹. » Boas rédige également des articles pour des revues comme *The Crisis*, l'organe de la NAACP, et *The Nation*. Son intérêt pour le contexte spécifique des États-Unis, dont il est devenu citoyen en 1891, ne lui fait pas oublier la situation européenne, en particulier allemande. Pendant la Première Guerre mondiale, il s'oppose publiquement à la participation des États-Unis au conflit et s'élève contre la politique étrangère expansionniste du pays². Soucieux de construire des liens entre l'Allemagne et les institutions scientifiques américaines, il devient après la guerre secrétaire de la Germanistic Society of America, grâce à laquelle il peut financer l'envoi de livres en Allemagne et en Autriche. Durant les années 1920, il poursuit son travail de souscription à travers l'Emergency Society in Aid of European Science and Art. À partir de 1933, Boas s'exprime contre l'antisémitisme, la répression politique et la propagande du régime national-socialiste. Il rend ainsi publique une lettre ouverte au président Hindenburg, datée du 27 mars 1933 :

Est-ce que je ne sais pas que des hommes de valeur, simplement parce qu'ils sont juifs, ont perdu emploi et position ? Est-ce que je ne sais pas que des juifs sans défense sont exposés à chaque pas à l'insulte, qu'une écume venimeuse sort de la bouche lorsqu'on prononce le mot de juif ? Est-ce

1. W. E. B. Du Bois, *Black Folk Then and Now* [1939], New York, Oxford University Press, 2007, p. xxxi.

2. Voir par exemple F. Boas, « Letter to the editor », *New York Times*, 8 janvier 2016 (reproduite dans G. Stocking (éd.), *The Shaping of American Anthropology, 1883-1911 : A Franz Boas Reader*, Chicago, University of Chicago Press, 1974, p. 331-335) ou encore le célèbre texte dans lequel il dénonce les pratiques d'espionnage de certains anthropologues ayant profité de leur position sur leur terrain (F. Boas, « Letter to the editor », *The Nation*, 16 octobre 1919, reproduite dans G. Stocking (éd.), *The Shaping of American Anthropology*, op. cit., p. 336-337).

que je n'ai pas entendu moi-même de mes propres oreilles et bien souvent : « Crève Judas ! » Je suis d'origine juive mais de sentiment et de pensée, je suis allemand. Que dois-je à ma famille ? Le sens du devoir, la loyauté, la volonté de rechercher honorablement la vérité. Si ceci est indigne d'un Allemand, si la saleté, la grossièreté, l'impatience, l'injustice, le mensonge doivent être aujourd'hui considérés comme allemands, qui voudrait rester allemand¹ ?

Boas devient président de l'American Committee for Democracy and Intellectual Freedom, il rédige des pamphlets et des pétitions. Mais sa réponse à la situation des juifs en Allemagne n'est pas seulement militante, elle est aussi et surtout scientifique. Face aux théories racistes défendues par le régime nazi, Boas prône une discussion scientifique de leurs prémisses, plutôt qu'une condamnation frontale. Les arguments racistes doivent tomber sous les coups de boutoir de la rationalité. Boas reprend alors et complète la grande enquête sur les immigrés américains qu'il a réalisée dans le cadre d'une commission établie par le Congrès américain et dont les premiers résultats sont publiés en 1911 sous le titre *Changes in Bodily Form of Descendants of Immigrants [Modifications de la forme du corps chez les descendants d'immigrés]*.

Dans l'entre-deux-guerres, Boas poursuit également son travail sur les Kwakiutl, principalement à travers ses échanges épistolaires avec George Hunt puisque son dernier voyage de terrain date de 1900. Tous deux reprennent leurs premières notes de terrain et affinent leurs recherches, et Boas publie encore, en 1935,

1. F. Boas, « Lettre ouverte au maréchal Hindenburg », 27 mars 1933, traduite en français (archives BCM, 2 AM 1 K71c, dossier New York, Columbia University), citée dans Ch. Laurière, « L'anthropologie et le politique, les prémisses : les relations entre Franz Boas et Paul Rivet (1919-1942) », *L'Homme*, vol. 187-188, 2008, p. 83.

Kwakiutl Culture as Reflected in Mythology. Il fait un dernier voyage en Colombie-Britannique en 1930, pour réaliser un film sur les danses kwakiutl en compagnie de l'anthropologue russe Julia Averkieva. En 1937, à l'âge de soixante-dix-neuf ans, il est nommé professeur émérite de l'université Columbia, où il a passé plusieurs décennies à former une nouvelle génération d'anthropologues qui contribuent à diffuser les méthodes de leur maître à travers le continent nord-américain aussi bien dans les universités que dans les musées. Ces grands noms de l'anthropologie américaine émaillent les textes que nous allons lire ici : Alfred Kroeber, premier doctorant de Boas, fonde avec Robert Lowie, un autre étudiant, le département d'anthropologie de Berkeley ; Franz Speck celui de l'université de Pennsylvanie ; Edward Sapir développe celui de Chicago ; Leslie Spier lance celui de Washington ; Melville Herskovits celui de l'université Northwestern. D'autres étudiants de Boas ont exercé une influence déterminante sur le développement de la discipline, notamment John Swanton, Alexander Goldenweiser, Margaret Mead, Ruth Benedict, Ruth Bunzel, Zora Neale Hurston, Elsie Clews Parsons ou Gladys Reichard. Claude Lévi-Strauss entre en contact avec Boas dès son arrivée à New York, en juin 1941. Boas s'éteint à New York le 21 décembre 1942.

Camille Joseph

Note sur la présente édition

Les textes réunis dans ce recueil ont été choisis par Camille Joseph et Isabelle Kalinowski : en l'absence d'une édition américaine complète des œuvres de Boas, la présente sélection, inédite et construite autour de chapitres thématiques, a été composée à partir d'un inventaire systématique de la riche bibliographie des publications boassiennes (souvent accessibles sur le site archive.org) et des archives inédites de la correspondance professionnelle de Boas conservées à l'American Museum of Natural History de New York et à l'American Philosophical Society de Philadelphie.

Les textes ont été traduits par Isabelle Kalinowski et Camille Joseph, pour la plupart de l'anglais (langue presque exclusive de Boas dès son installation aux États-Unis, y compris dans sa correspondance avec des collègues allemands) et, dans certains cas, de l'allemand (sa langue maternelle). Le titre en langue originale et la référence sont donnés à la fin de chaque texte.

Les publications de Boas sur les Kwakiutl et la côte nord-ouest totalisent plus de 10 000 pages imprimées, sur une période de plus de soixante ans (cf. Helen Codere, « The Understanding of the Kwakiutl », in Walter Goldschmidt (éd.), *The Anthropology of Franz Boas, Memoir N° 89 of the American Anthropological Association*, vol. 61, 1959, p. 61). Afin de donner dans cette anthologie un éventail aussi large que possible des champs d'étude couverts par ces travaux, nous avons fait le choix de ne pas publier certains textes dans leur intégralité. Les coupes sont, le cas échéant, indiquées par des crochets droits.

Les signes diacritiques utilisés ici pour écrire les noms et mots indiens respectent l'orthographe originale donnée par

Boas, chaque signe correspondant à un son bien particulier. Parfois, l'orthographe d'un même mot varie quelque peu d'un texte à l'autre (par exemple celle de « hamatsa »). Cette diversité orthographique a été conservée, car elle reflète l'incessant travail d'ajustement phonétique qui caractérise la méthode boassienne.

Les notes, réunies en fin de volume, ont été rédigées par Isabelle Kalinowski et Camille Joseph ; les notes des textes originaux sont suivies de la mention « note de Boas ».

Les photographies et dessins sont, sauf mention contraire, issus des textes originaux, mais seule une partie des illustrations de ces derniers a été reproduite ici.

On trouvera en fin de volume des « notes biographiques » présentant en quelques lignes les auteurs cités par Boas et leurs principales publications.

Chaque chapitre thématique est précédé d'une introduction générale : les éditrices remercient Chloé Laplantine, Gildas Salmon et Céline Trautmann-Waller d'avoir bien voulu accepter de rédiger certaines d'entre elles.

I

LANGUES, LINGUISTIQUE

Roman Jakobson écrit en 1944 dans *l'International Journal of American Linguistics*¹ un article en hommage à Boas, « Franz Boas' approach to language », où il décrit notamment ce qui, selon lui, constitue l'originalité de la linguistique de Boas et son importance dans l'histoire des idées. Il explique la place particulière, indispensable et peut-être première, de la langue dans sa réflexion et la relation qu'elle entretient chez lui avec les faits ethnologiques. Il montre que son anthropologie et son ethnologie impliquent une linguistique : « La langue était considérée par Boas non seulement comme une part des phénomènes ethnologiques en général, mais même comme "un des champs de recherche les plus instructifs"². » Le statut particulier de la langue chez Boas s'explique, pour Jakobson, par la reconnaissance de son caractère inconscient. Jakobson cite un passage de l'introduction rédigée par Boas pour le *Handbook of American Indian Languages* : « Le grand avantage qu'offre la linguistique, de ce point de vue, est le fait que, dans l'ensemble, les catégories qui sont formées restent

1. Journal que Boas avait fondé en 1917.

2. R. Jakobson, « Franz Boas' Approach to Language », *International Journal of American Linguistics*, vol. 10, n° 4, octobre 1944, Chicago, The University of Chicago Press, p. 188-195, ici p. 189.

toujours inconscientes et que pour cette raison les processus qui conduisent à leur formation peuvent être suivis sans qu'il soit nécessaire de faire intervenir les facteurs trompeurs et dérangeants des explications secondaires si communes en ethnologie...¹ » La langue trouve ainsi chez Boas la place d'une clé pour l'interprétation de la culture, et le travail du linguiste-ethnologue débute par la connaissance de la langue et par la découverte de sa grammaire, afin de mettre au jour, par l'analyse, des catégories de langue qui seront celles de l'expérience. Un autre aspect sur lequel Jakobson insiste est, du point de vue épistémologique, le décentrement qu'opère Boas en linguistique, à l'image d'autres savants dans d'autres domaines :

La tâche de Boas dans le développement de la linguistique pourrait être comparée au rôle historique d'un Lobachevsky, d'un Einstein, ou d'autres opposants à la tradition auto-centrée (*self-centered*). Dans l'introduction citée, Boas ouvre la discussion des catégories grammaticales en formulant avec lucidité cette affirmation : « Les grammairiens qui ont étudié les langues de l'Europe et de l'Asie de l'Ouest ont développé un système de catégories que nous sommes enclins à rechercher dans toutes les langues. Il semble souhaitable de montrer ici dans quelle mesure le système dont nous sommes familiers est caractéristique de certains groupes de langues seulement, et dans quelle mesure d'autres systèmes peuvent lui être substitués². »

La continuité que Jakobson propose de penser entre l'entreprise de Boas, celle d'un Einstein et celle d'un

1. F. Boas, « Introduction », *Handbook of American Indian Languages, Bulletin of the Bureau of American Ethnology*, 40, Government Printing Office, Washington, p. 1-83, ici p. 70-71. Une traduction française, par Chloé Laplantine, est à paraître aux Éditions Lambert-Lucas.

2. R. Jakobson, art. cité, p. 190-191.

Lobachevsky, du point de vue d'une histoire des idées – une activité critique distanciée par rapport à une vision du monde –, s'applique parfaitement à Boas, pour qui le travail du linguiste correspond d'abord à la prise de conscience de l'exercice d'un regard, de ce que fait le linguiste lorsqu'il écrit la grammaire d'une langue. En cela, il rejoint son contemporain Ferdinand de Saussure, qui appelait le linguiste à une même vigilance et éthique¹.

Cette mise en avant d'un regard qui construit son objet est assez caractéristique de la démarche intellectuelle de la fin du XIX^e siècle, en art comme en linguistique, où elle est critique d'une représentation réaliste. Ce positionnement distancié conduit Boas à s'intéresser au mouvement, à l'histoire, aux contacts, plutôt qu'à une nature et une origine des choses, aux perceptions du monde plutôt qu'à la conception d'un réel universellement vécu. Cette vision du travail scientifique, qui est le rapport au monde qu'il construit, se fait aussi jour dans son écriture, où il est question de « perception » (*apperception*), de « point de vue », où il ne cesse de s'avancer avec la prudence du « *it seems* » (« il semble »), et où abonde simplement l'idée d'apparence, de vision, d'illusion, de « biais » (*bias*). Dans ses grammaires, dans celles du *Handbook of American Indian Languages* qu'il dirige, il invente des questionnements qui sont des manières nouvelles d'appréhender la langue. Les parties de la grammaire qu'il propose ne sont pas « Le nom », « Le verbe », « L'adjectif », etc., celles qu'une tradition de

1. Dans une lettre à Antoine Meillet, Ferdinand de Saussure parlait de « l'immensité du travail qu'il faudrait pour montrer au linguiste *ce qu'il fait* » (lettre du 4 janvier 1894, « Lettres de Ferdinand de Saussure à Antoine Meillet » [publiées par Émile Benveniste], *Cahiers Ferdinand de Saussure*, 21, Genève, Droz, 1964, p. 95).

pensée impose à la logique de toutes langues en tant que modèle unique réalisé plus ou moins parfaitement, mais tout autrement : « Phonétique », « Processus grammaticaux », « Idées exprimées par les processus grammaticaux », « Description de la grammaire », le travail du grammairien étant de rendre compte d'un fonctionnement propre à la langue qu'il étudie, en la décrivant de manière analytique. Boas rompt avec une manière d'aborder les langues, montrant qu'il n'est pas sans enjeu de traiter la grammaire en « parties du discours » ou d'envisager la classification des langues selon un modèle génétique. Il redit à chaque instant qu'on perçoit les choses à partir de ce qu'on connaît. C'est la leçon de l'article « *On Alternating Sounds* » [« Les sons alternants »] traduit dans ce volume (*infra*, p. 70-79) : on entend une langue à partir de son propre système phonologique qui constitue un biais de l'expérience et, de manière générale, on approche le monde à partir de ce qu'on sait en dire. « *We apperceive* » (« nous percevons »), répète-il dans cet article, réfutant l'argument réaliste d'une alternance des sons qui serait l'indice d'une imprécision et donc d'une infériorité des langues amérindiennes, et montrant que l'imprécision est plutôt due à celui qui entend et interprète selon les sons qu'il discrimine : « L'alternance de sons est en réalité une alternance de perceptions d'un seul et même son » (*infra*, p. 78). D'autre part, pour Boas, même la perception erronée de la langue étrangère est instructive : « L'étude de leurs erreurs de transcription ne peut manquer d'être instructive » (p. 76). En effet, ce qui est alors intéressant pour l'analyse, c'est ce que l'observateur projette inconsciemment. Boas est le contemporain de Freud, d'une conceptualisation de l'inconscient qui déborde la psychanalyse, et qui est au travail chez les linguistes, par exemple chez Michel Bréal ou Ferdinand de Saussure.

Boas constitue un point de départ en linguistique, mais il est aussi un continuateur. Du côté de l'Allemagne, on peut l'inscrire dans une filiation qui inclut Johann Gottfried Herder, Wilhelm von Humboldt, Heymann Steinthal et Wilhelm Wundt, et qui se caractérise par l'intérêt pour la psychologie des peuples, l'étude conjointe de la langue et de la culture, l'étude comparée des langues. Du côté des États-Unis, Boas poursuit le travail de réflexion critique sur la méthode à employer pour l'étude des langues amérindiennes et leur classification, et l'effort d'institutionnalisation de telles études. Il s'agit de fonder le travail sur les langues amérindiennes et de lui faire une place dans les sociétés savantes et dans l'université. Boas prolonge les avancées obtenues dans ce domaine, entre autres, par Pierre-Étienne Duponceau, Albert Gallatin, John Pickering, Francis Lieber ou John W. Powell¹.

Wilhelm von Humboldt pense déjà la diversité des langues-cultures et critique un universalisme qui uniformiserait ou hiérarchiserait l'humanité. Dès 1796, à l'époque où naît la grammaire comparée, Humboldt commence à écrire le *Plan d'une anthropologie comparée*, dans lequel la connaissance de l'humanité est avant tout la découverte du caractère individuel des peuples et de leur langue. L'étude de la langue cherche alors à mettre au jour une forme interne particulière. En 1820, dans son discours *Sur l'étude comparée des langues dans son rapport aux différentes époques du développement du langage*, Humboldt observe par exemple au sujet de l'étude des langues américaines, dont beaucoup étaient encore tout à fait inconnues :

1. On se reportera notamment à l'ouvrage de Julie Tetel Andresen, *Linguistics in America 1769-1924. A Critical History*, Londres / New York, Routledge, 1996, ainsi qu'à celui de Regna Darnell, *And Along Came Boas, Continuity and Revolution in Americanist Anthropology*, Amsterdam, John Benjamins, 1998.

Ce qui manque encore principalement à la linguistique générale est que l'on n'a pas progressé suffisamment dans la connaissance des langues particulières, ce qui rend la comparaison de tant de langues peu utile. On a cru qu'il suffisait de remarquer des propriétés grammaticales divergentes et de comparer plus ou moins entre elles de nombreuses listes de mots. Mais le parler de la nation la plus grossière lui-même est une œuvre de la nature bien trop noble pour être soumis à l'observation de façon fragmentaire et découpée au hasard en plusieurs morceaux. C'est un être organique, il faut le traiter comme tel. La première règle est donc d'étudier avant tout chaque langue connue dans sa connexion interne [*in ihrem inneren Zusammenhange*], d'y rechercher toutes les analogies possibles, de les ordonner systématiquement, enfin d'en tirer par l'intuition la connaissance de la liaison grammaticale des idées en chaque langue, celle de l'extension du concept désigné, de la nature de cette désignation et de l'élan spirituel plus ou moins vif qui lui est inhérent et la pousse à s'étendre et à s'affiner¹.

Boas s'inscrit dans la voie ouverte par Humboldt en visant une approche analytique des langues. C'est avec cette intention assez révolutionnaire qu'il lance le projet du *Handbook of American Indian Languages*. Nous lisons dans les lettres à William John McGee, William Thalbitzer et Edward Sapir traduites dans ce volume la détermination de Boas dans le choix d'orienter l'étude des langues dans cette direction : « L'idée fondamentale : décrire les langues sur un mode analytique, en donnant les fondements de leur phonétique, de leurs processus grammaticaux, et de leurs catégories grammaticales » (à

1. Wilhelm von Humboldt, « Sur l'étude comparée des langues dans son rapport aux différentes époques du développement du langage » [*Über das vergleichende Sprachstudium in Beziehung auf die verschiedenen Epochen der Sprachentwicklung*], in *Sur le caractère national des langues et autres écrits sur le langage*, traduction de Denis Thouard, Paris, Seuil, 2000, p. 79.

McGee, 4 avril 1901, voir *infra*, p. 83). Citons encore ce passage : « Mon objectif est que ces esquisses grammaticales soient purement analytiques : en d'autres termes, il conviendrait de s'abstenir, autant que possible, d'adopter le point de vue des langues indo-européennes » (à Thalbitzer, 15 février 1905, voir *infra*, p. 85). Cette approche analytique correspond à la recherche d'une forme interne propre à chaque langue, comme Boas pourra l'écrire par exemple dans l'introduction du *Handbook* : « Dans chaque cas, les groupements psychologiques qui sont donnés dépendent entièrement de la forme interne de chaque langue¹. » Ce qui après Humboldt se continue chez Boas, c'est la critique d'un universalisme qui projette sur les langues, dans leur diversité, les conditions d'une langue particulière (« le point de vue des langues indo-européennes »), les conditions d'une recherche intellectuelle qui par exemple aboutit à découper la langue en termes de lexique et de grammaire, à analyser les mots en racines et flexions, ou encore selon les catégories de l'action, de la passion... Humboldt écrit ainsi :

La notion de forme de langue ne saurait se réduire à ce qu'on appelle forme grammaticale. La distinction que nous avons coutume de faire entre grammaire et lexique ne peut avoir au mieux qu'un rôle pédagogique, elle ne saurait prescrire à la science linguistique ses limites ou ses règles. Le concept de forme des langues a une extension qui va bien au-delà des simples règles de la syntaxe du discours et même de la formation lexicale, dans la mesure où l'on entend par là l'application de certaines catégories logiques universelles, telles qu'action, passion, substance, qualité, etc., aux racines et aux thèmes nominaux. Il s'applique expressément à la formation de ces thèmes eux-mêmes ; c'est même là qu'il

1. F. Boas, *Handbook of American Indian Languages*, *op. cit.*, p. 81.

doit s'appliquer en tout premier lieu, si l'essence de la langue doit pouvoir être expliquée¹.

Boas poursuit cette réflexion sur la *forme* de la langue en prenant ses distances avec les catégories linguistiques prétendument universelles, c'est-à-dire en les envisageant comme des catégories formées par une réflexion sur la langue dans une culture. Ainsi, il remet en question des évidences, questionne la valeur de notions telles que le mot et la phrase, la racine et les affixes, la grammaire et le lexique... Dans sa lettre à Edward Sapir du 28 août 1907 (voir *infra*, p. 96), il exprime la nécessité de penser autrement le fonctionnement de la langue : « Vos remarques sur l'impossibilité d'adopter notre classification ordinaire en racines et suffixes me semblent également très importantes. » Il propose de parler plutôt de « racines co-ordonnées dans différentes positions que de racines et d'éléments de modification » pour de nombreuses langues amérindiennes. Le travail d'approche des langues amérindiennes permet alors aussi une réévaluation critique, ethnographique, des catégories posées par une linguistique générale.

Un autre point sur lequel Boas insiste est la non-séparabilité de la langue et de la culture. Il met en garde contre une approche de la culture qui ne commencerait pas par l'étude de la langue. Dans l'exposé « Quelques aspects philologiques de la recherche anthropologique » (voir *infra*, p. 87), qu'il présente devant trois sociétés savantes de disciplines différentes (anthropologie, archéologie, philologie), il observe : « L'archéologue classique ou

1. W. von Humboldt, « La différence de construction du langage dans l'humanité et son influence sur le développement spirituel du genre humain » [*Über die Verschiedenheit des menschlichen Sprachbaues und ihren Einfluß auf die geistige Entwicklung des Menschengeschlechts*], § 12, in *Introduction à l'œuvre sur le Kavi*, traduction de Pierre Caussat, Paris, Seuil, 1974, p. 186.

le philologue classique ne peuvent semble-t-il que sourire avec indulgence lorsqu'ils entendent parler d'études anthropologiques sérieuses menées par des enquêteurs qui n'ont ni le temps, ni le goût, ni la formation nécessaires pour se familiariser avec la langue de la population qu'ils étudient. » Il appelle également les anthropologues à recueillir les traditions orales sous une forme authentique et, généralement, à fournir un matériel qui ne constituerait pas par avance une interprétation (ethnocentrée) : « Un temps doit venir où nous pourrions considérer comme non pertinents les recueils de traditions obtenues au moyen du jargon anglais des interprètes, les descriptions de coutumes non accréditées par les indigènes, les répertoires d'artisanats fondés exclusivement sur l'observation d'objets. » Il s'agit de permettre, dans la mesure du possible, une découverte des langues et des cultures amérindiennes, de « la culture telle qu'elle apparaît à l'Indien lui-même¹ ». Dans l'introduction du *Handbook* également, il explique la manière dont il a envisagé l'approche des langues par les grammaires qu'il a soit écrites soit dirigées : « Les grammaires ont été traitées comme si un Indien intelligent développait les formes de ses propres pensées par sa propre forme de discours². »

C'est aussi dans l'intérêt qu'il porte à la littérature, dans la place qu'il lui donne pour la recherche en anthropologie, qu'apparaît son souci de l'authenticité, authenticité qui est en fait une conception précise qu'il a du langage. Par exemple dans le texte « Aspects stylistiques de la littérature primitive » (qu'on lira ici, p. 98-109) où il parle du problème majeur de la collecte de la tradition orale, qui

1. F. Boas, *The Kwakiutl of Vancouver Island*, The Jesup North Pacific Expedition, Memoir of the American Museum of Natural History, vol. 8, Part 2, New York, 1909, p. 301-352, ici p. 481.

2. F. Boas, « Introduction », *op. cit.*, p. 81.

selon lui ne parvient que très rarement à rendre compte exactement de la « prose indigène », de son « style artistique », il écrit : « Même lorsque les matériaux sont disponibles dans la langue originale, nous pouvons présumer que, dans la majorité des cas, ils n'atteignent pas le standard d'excellence de la prose indigène. La difficulté à restituer phonétiquement les langues étrangères impose une telle lenteur dans la dictée que le style artistique ne peut manquer d'en pâtir » (p. 99). Le « style artistique » est donc posé par Boas comme une réalité linguistique qui ne saurait être réduite à la simple transcription d'un « texte ». Il inclut notamment ce qu'il appelle le « rythme ». Dans l'introduction du *Handbook*, il explique ainsi que :

Quand la question se pose, par exemple, d'étudier la poésie des Indiens, absolument aucune traduction ne peut être considérée comme un substitut adéquat de l'original. La forme du rythme, le traitement de la langue, l'ajustement du texte à la musique, l'imagerie, l'usage de métaphores, et tous les nombreux problèmes impliqués dans toute étude précise sur le style de la poésie, ne peuvent être interprétés que par un chercheur qui a une maîtrise égale des traits ethnographiques de la tribu et de leur langue¹.

En indiquant tout ce qui constitue la poésie des Indiens, tous les problèmes posés à l'ethnologue pour la découvrir, Boas rend possible la reconnaissance de l'existence d'une « poésie des Indiens », qui pose autant de problèmes que la poésie européenne, et même instruit un regard ethnographique sur celle-ci. Il termine son article « Poésie et musique de quelques tribus d'Amérique du Nord » (voir *infra*, p. 57-63) en disant que les exemples qu'il vient de donner « montrent que l'esprit du "sauvage" est sensible aux beautés de la poésie et de la

1. *Ibid.*, p. 62.

musique, et que seul l'observateur le plus superficiel peut le trouver stupide et insensible » (p. 63).

Boas enseigne à l'anthropologue, au linguiste, et peut-être au chercheur d'autres disciplines, une distance analytique pour entendre et voir autrement que par une projection inconsciente du connu. On retrouve l'indice de ce même éveil critique chez Edward Sapir, qui était son élève, et qui a continué avec et après lui la réflexion sur la classification des langues, l'écriture d'une linguistique générale ou de grammaires, etc. Dans son article « The Unconscious Patterning of Behavior in Society » de 1927 – qu'on pourrait traduire par « L'organisation inconsciente de la forme du comportement en société » –, Sapir propose l'expérience mentale suivante : donner à décrire à un spectateur non formé une scène religieuse dans une tribu indienne, afin de montrer toutes les dimensions inconscientes contenues à la fois dans le regard de l'observateur et dans les actes des protagonistes de cette scène :

Laissez quiconque doute de ceci tenter l'expérience d'établir un rapport minutieux des actions d'un groupe d'Indiens natifs engagés dans une forme d'activité, disons religieuse, dont il ne possède pas les clés culturelles. Si l'on a affaire à un écrivain habile, il réussira peut-être à donner un compte rendu imagé de ce qu'il voit et entend, ou pense qu'il voit et entend, mais les chances qu'il soit capable de décrire ce qui arrive en termes intelligibles et acceptables pour les Indiens natifs eux-mêmes sont pratiquement nulles. Il se rendra coupable de toutes sortes de distorsions. Il mettra constamment l'accent de travers. Il trouvera intéressant ce que les Indiens natifs tiennent pour évident, pour un type occasionnel de comportement ne méritant aucun commentaire particulier, et il échouera complètement à observer dans le cours de l'action le tournant crucial qui donne sa signification formelle à l'ensemble dans l'esprit de

ceux qui possèdent la clé de la compréhension d'un tel ensemble¹.

Dans un article de 1924 intitulé « The Grammarian and his Language » [« Le grammairien et sa langue »], Sapir tâche de montrer l'intérêt de la linguistique, sa dignité scientifique, partant du préjugé du grand public selon lequel rien ne serait plus inutile que les recherches en linguistique et que le grammairien serait un « pédant froid et déshumanisé ». Il montre à quel point le philosophe, par exemple, aurait à apprendre des travaux du linguiste. Il écrit : « Lorsqu'on a la grande énigme de l'univers entre les mains, de telles recherches semblent bien triviales, mais dès qu'on commence à suspecter que quelques solutions au moins de la grande énigme sont, avec maintes circonvolutions, des applications de règles de la grammaire latine ou allemande, ou anglaise, la trivialité de l'analyse linguistique devient moins certaine². » Sapir met en garde le philosophe qui risque d'être la dupe de sa propre langue : il peut ne pas se rendre compte que la réponse universelle qu'il pense donner à un problème lui-même envisagé comme universel n'est qu'une formulation énoncée dans une langue. Plus loin il conclut :

Ainsi d'innocentes catégories linguistiques peuvent revêtir la redoutable apparence d'absolus cosmiques. Par conséquent, ne serait-ce que pour se sauver lui-même du

1. E. Sapir, « The Unconscious Patterning of Behavior in Society » (1927), in *Selected Writings of Edward Sapir in Language, Culture, Personality* (éd. par David G. Mandelbaum), Berkeley / Los Angeles, University of California Press, 1949, p. 544-559, ici p. 546-547 (traduction C. Laplantine).

2. E. Sapir, « The Grammarian and his Language » (1924), in *Selected Writings of Edward Sapir in Language, Culture, Personality*, *op. cit.*, p. 150-159, ici p. 157 (traduction C. Laplantine).

verbalisme philosophique, il serait bon que le philosophe observe de manière critique les fondations et les limitations linguistiques de sa pensée. Il s'épargnerait alors la découverte humiliante que de nombreuses idées nouvelles, beaucoup de conceptions philosophiques apparemment brillantes, sont tout au plus des réarrangements de mots familiers dans des modèles formellement satisfaisants¹.

Après Humboldt notamment, Boas a ouvert la voie d'une linguistique critique, qui n'est en aucun cas enfermée dans ce qu'on a pu par la suite dénommer le « relativisme linguistique ». Son travail reste critique encore aujourd'hui. Les textes qu'on va lire ne sont pas seulement des documents historiques, mais les indices d'une pensée encore vive.

Chloé Laplantine

1. *Ibid.*

Poésie et musique de quelques tribus d'Amérique du Nord

Les ethnologues savent bien qu'il n'est pas de peuple ni de tribu qui ne possède une sorte de poésie et de musique, mais l'étude de cette branche de la littérature aborigène a à peine commencé. Nous donnerons ici quelques exemples de poésie aborigène afin de montrer que l'esprit des indigènes apprécie les beautés de la nature aussi bien que nous, qu'il exprime son chagrin dans des chants de deuil, et qu'il sait goûter les traits d'humour. Aucun peuple n'aime autant la musique que les Eskimos, les habitants du Grand Nord. Bien que la plupart des explorateurs affirment que leur musique n'est rien de plus qu'un bourdonnement monotone, les partitions et les textes qui suivent, collectés par moi ¹ en terre de Baffin, montrent que c'est là une idée fautive. Voici un chant décrivant les beautés de l'été :



A - ya, A - ya - ya a - dia - nat - ya, e - dia - nat - ta - ri - va - si -

lek - ju - a u - na au - ya - ra - ta - tu - men, A - ya - ya, A - ya, - ya, A - ya.

Je ne donne ici que la première ligne en eskimo. Voici la traduction de la suite :

« Aya !

Ayaya, il fait beau, il fait beau dehors quand l'été finit par
venir,

Ayaya, ayaya, aya !

Ayaya, il fait beau, il fait beau dehors quand le renne
commence à arriver,

Ayaya, ayaya, aya !

Ayaya, quand la rivière rugissante dévale les montagnes en
été,

Ayaya, ayaya, aya !

Ayaya, pas de raison de pleurer quand les mouettes cessent
de crier,

Ayaya, ayaya, aya !

Ayaya, j'aurai beaucoup de viande et beaucoup de morue,
Ayaya, ayaya, aya !

Ayaya, il fait beau, il fait beau dehors quand l'été finit par
venir,

Ayaya, ayaya, aya ! »

Lorsque j'ai entendu cette chanson pour la première fois, c'était au cœur de l'hiver. Après un long voyage en solitaire à travers les hautes terres rocailleuses qui forment la côte ouest du Davis Strait, épuisé par le manque de nourriture et les efforts fournis pour manier en le tirant le lourd traîneau sur les rochers et les pentes abruptes des rives enneigées, j'arrivai près de la côte et tombai sur une piste menant à un village eskimo. Aucun Blanc n'avait jamais pénétré dans cette région et, les hommes étant partis à la chasse, les femmes et les enfants, qui avaient souvent entendu parler des *Kadlu-nait* (« les Blancs »), se précipitèrent hors des huttes lorsqu'ils virent arriver un traîneau dont ils ne connaissaient ni l'attelage de chiens, ni le conducteur. Quand ils découvrirent que ce dernier était un Blanc, leur excitation fut à son comble ; ils se lancèrent dans une danse

effrénée et chantèrent en chœur le joyeux chant de l'été. C'était le chant le plus populaire du moment. Il avait été composé par un Eskimo qui vivait plus au nord, dont le nom était « Vent-de-neige » (Kenningang), et il s'était rapidement diffusé dans tous les campements.

Cet homme appartenait à une famille de poètes. Son neveu, Utiyak, avait composé un célèbre chant satirique. Un jour, en automne, un jeune homme en train de chasser sur la glace tombe à terre, un vent violent se lève, la glace se brise et emporte l'infortuné qui ne peut plus rejoindre la terre ni ses compagnons. Il dérive pendant plusieurs jours sur les flots, à la merci des vents. De lourdes averses de neige recouvrent le bloc de glace à la dérive, la houle fend les flots et la mort le guette. Mais le jeune homme ne désespère pas et ne perd pas son sang-froid ; pour se moquer de sa propre infortune, il compose ce chant :



« A - ya,

Bon tout va bien vrai-ment, tout va bien ! Bon tout va
bien vrai-ment, oui, tout va bien vrai-ment, tout va
bien !

Aya !

Il fait superbe sur la glace !

Ici il fait bon !

Voyez mon chemin solitaire,

Tout de neige fraîche, d'eau froide et de glace,

Tout va bien !

Aya !
 Il fait superbe sur la glace !
 Ici il fait bon !
 Voyez ma terre natale !
 Elle est de neige fraîche, d'eau froide et de glace !
 Tout va bien !

Aya !
 C'est l'aube et je sors du sommeil,
 Je vois
 Des champs de glace monotones
 Et des voies d'eau moroses

Aya !
 Oh, quand je toucherai terre
 Ce sera bien.
 Quand ce voyage prendra-t-il fin ?
 Quand rentrerai-je à la maison ?
 Alors il fera bon ! »

À côté de ces chants modernes, les Eskimos en possèdent beaucoup d'anciens dont certains sont des incantations tandis que d'autres font partie de vieilles traditions. La plupart d'entre elles sont de simples récitatifs, comme la chanson du jeune homme enlevé par le monstre marin Kalopaling. Il était en train de jouer sur la glace près d'une faille ; quand il aperçut un homme et une femme qui voulaient l'enlever, il chanta :



C'est-à-dire : « Deux hommes arrivent, l'un avec une veste, l'autre avec une robe en peau d'oiseau » ; alors Kalopaling fait son apparition et l'emporte au fond de la mer. D'autres chants sont des berceuses ou sont chantés pendant qu'on joue à la balle.

Au cours des fêtes, le chant est l'un des divertissements principaux. On s'affronte dans des duels de chant, chacun essayant de l'emporter sur l'autre. Le chanteur ôte sa veste, s'empare du tambourin dont il frappe le bord avec son poignet ou avec une petite baguette, et, balançant son corps au rythme de la musique, il chante le chant qu'il a composé pour l'occasion ou se moque de ses adversaires en vantant ses propres exploits et son talent et en brocardant leur maladresse et leur fainéantise. Les femmes, assises au pied du mur de l'igloo, se joignent au chœur en chantant « Aya aya », tandis que les hommes font silence ; puis ils se lèvent quand vient leur tour de chanter.

Les Eskimos possèdent deux types différents de tonalité, l'une correspondant à notre tonalité majeure, l'autre à la mineure. Dans le premier groupe, il manque la quarte, la gamme étant en réalité identique à la gamme étendue : do, ré, mi, sol, la. La tonalité mineure comprend les notes suivantes : si, do, ré, mi-bémol, fa, sol.

Examinons maintenant les musiques d'un autre peuple très différent des Eskimos d'un point de vue ethnologique. L'auteur les a collectées auprès de différentes tribus indiennes de Colombie-Britannique. Alors que les Eskimos préfèrent le chant en solo, les Indiens chantent le chant complet en chœur ou ont recours à des sortes de répons : le premier chanteur chante le texte en entier, les autres l'accompagnent pour le refrain ou la seconde moitié du couplet. Comme les rythmes sont très complexes et que le respect de la mesure est l'une des principales exigences des chœurs indiens, il existe dans chaque village un maître de chant pour instruire les hommes dans ces matières. À l'automne, avant le début de la saison des festivités, il rassemble tous les jours les hommes autour de lui et arpente les rues du village en

leur apprenant à chanter les musiques jouées pour les danses d'hiver et d'autres fêtes.

Les fêtes sont l'occasion de scènes extrêmement pittoresques. Sur le banc surélevé installé le long de la cloison de la grande maison de bois, on étend des nattes sur lesquelles s'assoient les invités conviés à la fête, enveloppés dans leur couverture d'écorce de cèdre ou de laine à la façon dont les Romains portaient la toge. Leurs cheveux noirs comme l'ébène sont maintenus en arrière à l'aide d'un fichu aux couleurs joyeuses ou d'un bout de cuir noué autour de la tête. L'un des hommes porte le grand tambour, un grand cercle de bois courbé dont le côté peint représente l'emblème de l'hôte ; plusieurs autres tiennent des bâtons sculptés avec lesquels ils battent la mesure. Au milieu de la maison brûle un grand feu ; on y fait chauffer des pierres qui sont ensuite jetées dans de larges baquets de bois pour y faire bouillir l'eau servant à cuire le repas. Une fois que tous les invités sont arrivés, on chante quatre chants avant de servir le dîner. Le rythme est donné par le tambour et les bâtons sculptés ; les autres hommes frappent dans leurs mains. Au cours des grandes fêtes d'hiver, le rythme de ces chants a été fixé par un usage de longue date. La mesure du premier chant est à 5/8 ; les deux suivants sont dans un mouvement rapide ; le dernier est solennel et lent :

Yu - hai - ya - ho, hai-ya-ha... hai-ya, ha-ya, he - ya, he - ya - he, hai-ya, hu-ya, he - ya,
 Drums, sticks and clapping.
 he - ya - he, hai-ya, hu-ya, he - ya, ha - ya - he, hai-ya, ha-ya, he - ya, he - ya, ha - ya.

Le rythme des chants eux-mêmes est très irrégulier. Voici un exemple :



[*Tambours, bâtons et frappes de main.*]

Certains de ces chants indiens ont des textes très poétiques, comme le répons suivant – un chant de deuil au rythme lent et solennel. Un chef qui a perdu son enfant chante, et la tribu endeuillée répond :

Chef. – Ne pleurez plus, ne pleurez pas.

Chœur. – Nous ne pleurons plus.

Chef. – Il est monté jouer avec ses sœurs les étoiles. Ne pleurez plus.

Chœur. – Nous ne pleurons plus.

Chef. – Le voilà qui chasse avec les chasseurs le renne agile². Ne pleurez plus.

Chœur. – Nous ne pleurons plus.

Chef. – Nous verrons son visage bien aimé apparaître à la nouvelle lune. Ne pleurez plus.

Chœur. – Nous ne pleurons plus.

Dans un autre chant de deuil, le peuple, qui pleure la mort d'un grand chef, chante : « Il s'est effondré, le pilier du ciel, et, en s'effondrant, il a brisé toutes nos joies. »

Ces quelques exemples montrent que l'esprit du « sauvage » est sensible aux beautés de la poésie et de la musique, et que seul l'observateur le plus superficiel peut le trouver stupide et insensible.

« Poetry and Music of Some North American Tribes »,
Science, 9, 1887, p. 383-385.

Veillée de chants eskimos

La traduction de ce type de texte pose des difficultés particulières. Pour être correctement comprises, les légendes doivent être entendues comme elles sont dites par le conteur dans l'igloo ; l'environnement augmente considérablement leur charme et facilite la compréhension. Le contenu des légendes a fait l'objet de nombreuses discussions. Voici qu'on baisse la lumière des lampes ; le conteur ôte son pardessus et se retire dans la partie arrière de la hutte, en se plaçant face au mur. Il remonte sa capuche au-dessus de sa tête, met ses mitaines et commence à chanter à voix basse, d'abord lentement, puis de plus en plus vite, un récitatif monotone, avant d'entonner un des chants fréquemment intercalés entre les légendes. Ces chants sont plus difficiles à rendre, les mots souvent insignifiants, les phrases abruptes ; l'auteur présuppose que le public est familier du sujet du chant et capable d'en deviner la plus grande partie. Comme l'euphonie et la cadence l'exigent, les mots sont parfois abrégés, le plus souvent en interjections ; parfois ils sont augmentés de suffixes rares ou obsolètes, dont la signification n'est plus comprise par la génération présente ; de temps en temps sont intercalés des termes tirés de la langue particulière *angakol* et des formules magiques. Si l'on rencontre des difficultés au Groenland, elles sont beaucoup plus graves encore pour les textes écrits dans des dialectes peu connus. Nous avons ajouté à la traduction littérale des chants qui suivent des

Une brève description de la religion des Indiens d'Amérique du Nord	329
Croyances actuelles des Indiens kwakiutl.....	347
Primauté du rituel sur le mythe.....	351

V

MYTHES, LÉGENDES, RÊVES

<i>Introduction</i> , par Gildas Salmon.....	355
L'évolution des mythologies des Indiens de la côte du Pacifique Nord.....	367
Légende nisqa' du Hibou	392
Légende de Q'ō'mōqoa, esprit de la mer et protec- teur des phoques.....	394
Éléments septentrionaux dans la mythologie des Navajos	396
Mythologie et légendes populaires des Indiens d'Amérique du Nord	401
Rêve de G·īLa.....	424
Rêve du chasseur Ōmx·īd.....	425

VI

ART

<i>Introduction</i> , par Isabelle Kalinowski.....	429
Les tatouages des Haida.....	441
L'usage des masques et des ornements de tête sur la côte nord-ouest de l'Amérique du Nord.....	443
Plats sculptés kwakiutl	461
Les peintures faciales des Indiens du nord de la Colombie-Britannique	466
Une richesse de pensée.....	478
L'art représentatif des peuples primitifs.....	484

VII ÉVOLUTIONNISME ET COMPARATISME

<i>Introduction</i> , par Céline Trautmann-Waller.....	497
L'occurrence d'inventions semblables dans des aires très éloignées.....	513
Les musées d'ethnologie et leur classification.....	517
L'histoire de l'anthropologie.....	525
Les limites de la méthode comparative en anthro- pologie.....	536
Quelques traits de la culture primitive.....	548
<i>Notes</i>	569
<i>Notices biographiques</i>	599
<i>Bibliographie</i>	613
<i>Index</i>	625
<i>Crédits</i>	634
<i>Remerciements</i>	635